

EN PARLANT DE MASSENET

AVEC SON PETIT-FILS

Il y avait, en 1906, en Flandre, dans une certaine petite ville à pignons que je sais, un jeune collégien qui, entre un théorème d'Euclide et une version de Tacite, rêvait de musique — d'autre musique que celle que le carillon égouttait, d'heure en heure, du haut du ciel pâle. Cependant, certaine harmonieuse rumeur de Paris arrivait bien jusque-là, puisqu'un beau jour, entre un thème grec et un problème d'algèbre, cet audacieux collégien écrivit une belle lettre qu'il

adressa, à l'exemple de la célèbre missive : « A Victor Hugo, Paris », à Monsieur Massenet, Paris. Cette lettre jetée à la boîte avec une fièvre que je crois retrouver encore au bout des doigts, parvint à son destinataire, ce qui n'était que naturel. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est que l'auteur d'*Ariane* (la première d'*Ariane* eut lieu le 31 octobre 1906) prit la peine de répondre. Sa réponse — voyez ci-dessus — est datée du 1^{er} novembre...

Dirai-je que ce fut là ma première interview... épistolaire ? Non, tout de même ! En tout cas, ceci n'est point ma dernière : elle ne fait qu'inaugurer une série nouvelle qui, pour les lecteurs du *Guide*, a le dessein d'évoquer, à travers les confidences de leurs proches, la figure des grands musiciens français d'hier.



A première vue, rien de musical dans le vaste salon-bibliothèque où je viens d'être introduit. Cependant, sur un bureau qui aurait été — je vais l'apprendre — celui de Diderot avant d'être celui de Massenet (*Le Neveu de Rameau*, peut-être, *Le Jongleur de Notre-Dame*, en tout cas), sur un vaste bureau, presque contre le ciel pluvieux collé aux vitres, il y a, dans un vase de cristal, un tendre bouquet de roses soufre... Et rien que pour ces roses contre ce ciel-là, il semble que c'est un peu chez lui que je suis, chez lui parti depuis bientôt vingt-cinq ans, le 12 août 1912, à l'orgueilleuse saison des roses... Chez lui : en réalité me voici chez M. Pierre Bessand-Massenet, son petit-fils. L'affabilité de l'auteur de *Manon* — et de l'auteur de la réponse ci-dessus — cette affabilité, cette « gentillesse du cœur », comme disaient les anciens, fut, chez lui, proverbiale. M. Bessand-Massenet en a hérité.

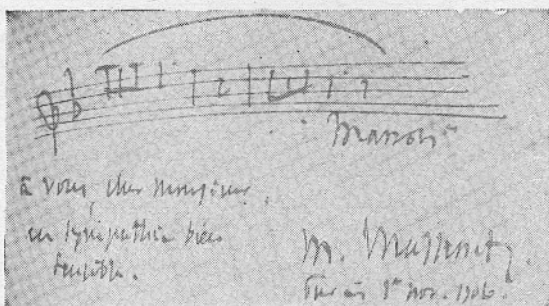
— *Parler de lui, cher monsieur, volontiers, encore que l'homme de lettres que je suis ne soit guère qualifié pour le faire. Ma grand'mère le serait bien davantage, elle qui vit à Egreville où Ariane fut écrit, si elle n'avait maintenant... quatre-vingt-dix-sept ans ! Et il y a dix-huit mois encore, c'est ma mère sans doute qui vous aurait répondu...*

Cette simple phrase d'entrée en matière a fait surgir entre nous deux figures féminines : celle de cette jeune élève de Liszt, Mlle de Sainte-Marie, que Massenet épousa tout jeune prix de Rome et qui, pour se mieux consacrer à sa gloire, ferma à tout jamais son piano ; celle ensuite de cette « chère Juliette » dont le nom passe si souvent dans ces notes marginales qui transforment les partitions de Massenet en journal de sa vie.

Dans *Hérodiade* : Jeudi, 29 avril 80, première communion de Juliette.

Dans *Werther* : Jeudi 31 mai 87, 19 ans de Juliette. Cependant, M. Bessand-Massenet enchaîne :

— *...Je n'avais moi-même que douze ans quand il*



MASSENET CHEZ LUI, A EGREVILLE.

Chœur de l'orchestre en l'acte, qu'il me
jusqu'au moment où de l'acte
elle voit au delà, alors
toujours pendant la nuit
et l'acte

(à gauche qui l'entendait)

ainf *cr. j.*

puis ... *ma peur ...* *toi ...* *Monte, regarde ...*

à l'air ... de !
à l'air ... de !

à gauche en haut,
permettez-moi de
et de regarder vers la gauche.

Dans les bois *plus du trou bitant*

UN FRAGMENT INÉDIT DU MANUSCRIT D'ARIANE

disparut. Avec des souvenirs sans grand intérêt, celui-ci. On m'avait, bien entendu, mis au piano. Or Massenet qui, avec une indulgence de grand-papa, suivait mes progrès parfois douteux, me dit un jour : « Vois-tu, mon petit, pour développer la sensibilité musicale, il n'y a encore qu'un maître : Franz Schubert. »

— Je crois me souvenir d'ailleurs qu'à ses débuts il avait eu en mains le scénario d'un ballet de Théophile Gautier intitulé *La Fille du Roi des Aulnes*.

— C'est bien possible. Et puis il écrivit Werther. Car il ne faut pas hésiter à faire la part à l'influence germanique, disons rhénane, chez ce musicien si parfaitement français. Les Massenet sont polytechniciens ou militaires ; entre nous, ils n'entendent pas grand-chose à la musique : mon grand-père eut un frère général et, aujourd'hui encore, il y a un général Massenet dans l'aviation. Le génie musical est ainsi, chez nous, un apport féminin. Et il vient d'Alsace. Mon arrière-grand-mère, qui était née Royer de Marancourt, descendait d'un professeur à la Faculté de Strasbourg et de la fille d'un mathématicien membre de la Chambre des Quinze strasbourgeoise.

— D'où les Scènes alsaciennes ?

— D'où les Scènes et Werther. Les Marches de l'Est en tout cas ont admirablement inspiré Massenet. Comme il a bien rendu leur atmosphère de calme poésie. D'ailleurs, si l'œuvre de Massenet est humaine, passionnément humaine — je veux dire féminine — elle n'en crée pas moins des décors avec une admirable diversité. Anatole France le constata pour sa Thaïs : « Cette musique est toute d'atmosphère », avait-il dit. D'autres ont dit parfois, péjorativement : « Ce n'est que musique de théâtre. » Mais cela me rappelle un mot de Daniel Halévy. Halévy, épris de musique pure avec tout l'absolutisme de sa jeunesse, en avait un beau jour disputé avec le vieux Gounod. « Mais après tout, avait conclu l'auteur de Faust, la musique de théâtre, ce n'est pas si mal que ça : j'en ai fait. » Pour en revenir à Massenet, vous dirai-je que l'homme est mal connu ? J'aurais l'air de faire un paradoxe. N'y a-t-il pas une demi-douzaine de volumes, dont celui de Bruneau, dont celui de Schneider ? Celui-ci, il est vrai, est avant tout une source de renseignements sur son œuvre.

— Mais, voyons, il y a bien aussi des Souvenirs qui datent de 1912, sauf erreur, et qui vous sont, sauf erreur toujours, dédiés ?

— Sans doute. Mais ne vous y trompez pas. Il était bien trop pris par son travail en ces dernières années de son existence surtout, pour les rédiger lui-même. Il condescendit seulement à « se raconter » devant certain journaliste d'alors qui venait chaque matin, sa journée terminée. (Vous le savez sans doute, Massenet finissait sa journée à huit heures : il est vrai qu'il la commençait à quatre !). Tout au plus rectifia-t-il quelques mots, quelques noms, quelques dates sur les épreuves. Mais ce n'est là ni le style, ni l'homme.

— L'homme, alors ?...

Il y a entre nous un hiatus de silence. Comment croire que soit inconnu cet homme plus répandu que musicien ne le fut peut-être jamais, qui avait sa photo à l'étalage de toutes les boutiques, qui jouissait d'un inimaginable prestige, dont l'œuvre et la vie fascinaient toute une génération ?...

— *Eh bien, il ne survit que dans sa correspondance immense, mais dispersée. La curiosité indiscreète parfois chez certains de vos confrères d'aujourd'hui, ne se croyait pas encore tout permis. Et en fait d'interview, je ne vois guère, au siècle dernier, que celle de Georges Lenôtre. Vers 1890 ou 11, Lenôtre qui cherchait alors sa voie, avait entrepris pour le Monde Illustré d'aller surprendre ses plus célèbres contemporains chez eux. C'est même ainsi qu'il connut Victorien Sardou ; et comme il s'était montré plus versé que lui en choses versaillaises (ce qui devait être difficile !), Sardou l'aiguilla vers les études historiques : ainsi devint-il le petit historien de la Révolution. Entre temps, Lenôtre avait donc vu Massenet. Je n'ai pas la page qu'il écrivit, mais rien de plus simple que de la retrouver...*

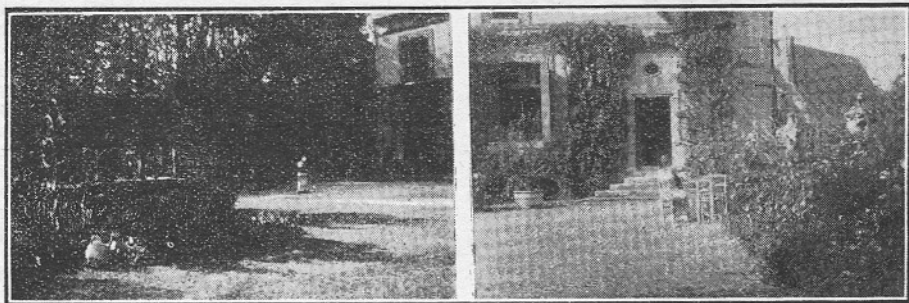
Rien de plus simple, bien sûr : la voici, cette interview qui n'en fut pas une.

On était alors au lendemain du *Mage*. Déjà Massenet fuyait ses générales. Pour celle-ci, il s'était réfugié à Armentières (Nord) et feu mon illustre confrère ne pouvant ainsi le faire parler pour ses lecteurs et ses lectrices, en avait été réduit à leur montrer leur musicien d'élection, d'après une photo de Dornac et Cie, dans le cadre élégant de sa vie d'alors, au 58 de la rue du Général-Foy. C'est un de ces salons ouate et capiton pur 1890 — guéridon à plante verte et partout répandus, bibelots pyrogravés. Massenet s'appuie à une cheminée que décore un bronze d'art.

— *Plus tard, vous le savez, il eut, à deux pas du Luxembourg, le clair appartement de la rue de Vaugirard, et à Egreville, près de Montargis, sa chère maison des champs. A Vaugirard, à l'extrémité d'une terrasse surplombant la rue Férou et qu'il appelait ses domaines pour les quelques verdure dont il l'avait ornée, il s'était réservé une petite cellule pour le labeur quotidien. Il avait longtemps reçu chez ses éditeurs Hartmann et Heugel. Il recevait alors ses intimes et ses interprètes dans le grand salon, la cellule ne s'ouvrant que pour de rares privilégiés. A Egreville enfin, il avait son parc, ses fleurs, ses animaux familiers (il adorait les animaux). Voulez-vous faire connaissance avec la chatte préférée ?*

— « Les amoureux fervents... aiment également... »

Ce vers baudelairien m'a permis de passer dans le petit salon voisin qui semble une annexe au petit Musée Massenet qu'Antoine Banès constitua à la Bibliothèque de l'Opéra. On peut y voir le bureau-piano qui fut, authentifié par une inscription, celui du compositeur, de *Cléopâtre* (14 nov. 1878) à *Panurge* (1910-1911) : ce qui en fait le meuble et l'instrument d'*Hérodiade* (1879-81), du *Cid* (1884-85), d'*Esclarmonde* (1886), du *Mage* (1889), de *Thérèse* (1906), de *Bacchus* (1907), de *Don Quichotte* (1908). Cette liste est évidemment incomplète. *Werther* fut entrepris à Etrétat. Bien des pages de *Manon* furent écrites au hasard de chambres d'hôtels : à Gand (16 mars 83), à Lille (21 mars), à Nantes (26 mars). Le tableau de St-Sulpice fut réellement improvisé à Bruxelles, dans un petit logement de fortune proche Ste-Gudule. Enfin, l'établi du *Jongleur*, c'est le large bureau Louis XV que j'ai ici sous les yeux. Il y a aussi rue Auber, outre le fauteuil du labeur ininterrompu et l'inépuisable écritoire, le dernier portrait du maître à qui la maladie avait donné quelque ressemblance avec Voltaire. Ici, au-dessus de la petite vitrine



LA PROPRIÉTÉ DE MASSENET A ÉGREVILLE

que M. Bessand va m'entr'ouvrir, c'est le juvénile Massenet de Chaplain qui rêve. Dans cette vitrine, les deux baguettes de timbalier qu'il mania boulevard du Temple et rue de Ventadour, au Théâtre Lyrique et au Théâtre Italien, voisinent avec la serviette noire où, pendant trente ans, il serra ses manuscrits. Et puis des photos : le voici, penché sur quelque partition, dans son pied-à-terre de Pont-de-l'Arche, et, à côté, sa chambre à Egreville, une chambre qu'avec ses tentures et ses meubles d'époque, on pourrait prendre pour celle de quelque général du Premier Empire. Voici, enfin, le calendrier mobile arrêté par sa main à certain 8 août et, à côté, un petit bouquet de fleurs sèches...

— ...qui furent cueillies sur son tombeau, me dit son petit-fils.

Cependant, nous avons repris place dans le salon-bibliothèque éclairé de roses vivantes. Et nous reparlons de la reprise de demain.

— *Nous allons donc savoir bientôt ce que le temps aura pu déposer sur une partition comme celle d'Ariane, me dit-il.*

Je demande :

— Par cette période de fêtes que va ouvrir l'Exposition, ne croyez-vous pas qu'il y aurait d'autres reprises à faire ?

— *Il y a peut-être plus urgent, me répond-il avec un peu plus de lenteur, comme s'il pesait ses mots : ce serait de reporter quelque attention, quelque soin aux œuvres restées au répertoire. Sous prétexte qu'elles sont bien « dans la voix », ces œuvres-là, et qu'orchestralement elles sont sans complication, on a parfois un peu tendance à se contenter pour elles d'un hâtif raccord ou d'une lecture à vue. Bien sûr, je ne parle pas des représentations assurées par de grands artistes, comme Thaïs avec Fanny Heldy et Georges Thill. Je ne parle pas non plus de cette Ariane que Jacques Rouché aura certes entourée de tous les soins dont il entoure tout ce qu'il monte. Je parle des exécutions courantes. Nous ne manquons cependant pas de musiciens qui connaissent encore « leur » Massenet — et Raynaldo plus que tout musicien au monde. Vous me direz que l'instant n'est peut-être pas bien choisi. J'en attendrai donc un meilleur pour suggérer la « révision » d'un musicien qui fut le plus réellement aimé des musiciens contemporains...*

...« Qui fut le plus réellement aimé » ? M. Bessand-Massenet a-t-il dit cela ? Je n'en jure point. L'aurait-il dit — mais certes il le pense ! — il n'aurait fait que répéter, et mot à mot, ce qu'écrivit... Claude Debussy. « Massenet, dit Debussy, fut le plus réellement aimé des musiciens contemporains. C'est d'ailleurs bien cet amour que l'on a eu pour Massenet qui lui créa, du même coup la situation particulière qu'il n'a cessé d'occuper dans le monde musical. Ses confrères lui pardonnèrent mal ce pouvoir de plaire qui est proprement un don. A vrai dire, ce don n'est point indispensable en art, et l'on peut affirmer, entre autres exemples, que jamais Jean-Sébastien Bach ne plut, dans le sens que ce mot prend lorsqu'il s'agit de Massenet. A-t-on entendu dire des jeunes modistes qu'elles fredonnaient la *Passion selon saint Matthieu* ? Je ne le crois pas. Tandis que tout le monde sait qu'elles s'éveillent chaque matin en fredonnant *Manon* ou *Werther*. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est là une gloire charmante qu'envieront secrètement plus d'un de ces grands puristes qui n'ont pour réchauffer leur cœur que le respect un peu laborieux des cénacles. »